

La mer se dégageait lentement de l'emprise de la nuit. Ses couleurs changeaient à l'horizon orangé. Dans la chambre encore noire de sommeil, tapi au fond du lit, un corps remontait à la surface. Douceur du tissu, dureté d'une nouvelle journée.

Ses pieds exploraient les draps. Ils y trouvèrent quelques lagunes inespérées pleines de fraîcheur. Les dernières caresses du sommeil. Il s'assit sur le bord du matelas trop mou qui s'enfonçait éperdument comme le faisait sa vie. Il lui semblait s'être embourbé quelque part dans un fossé très loin d'ici. Il lui fallait remonter.

Aucune envie. Sa tête tomba au creux de ses mains. Elles s'étaient attirées, aimantées par la promesse d'un dernier cocon. Il prolongea pendant un instant ce voluptueux oubli. On aurait dit un animal blessé à la lisière du jour, une chape de béton au creux du cerveau, un mauvais goût dans la bouche presque lancinant qui lui donnait soif mais il ne savait pas de quoi.

Il s'affala sur les toilettes et continua à prolonger ses rêves pendant qu'il pissait. Les yeux noyés de brume cherchaient un reflet rassurant dans le miroir. Ses doigts parcoururent son front puis glissèrent autour de ses yeux découvrant de nouvelles rides. « Les rides des intellectuels lui disait sa mère. » Ouais, peut-être ! Il se mouilla le visage sans volonté.

Il avait encore rêvé de son frère, emporté par cet habituel cauchemar de peur et de sang. Il le revoyait lui disant au-revoir sur les quais d'un port un matin trop lumineux dans les bruits des fanfares et des discours odieux.

Il le revoyait, plein de vie, éclatant de sourire entouré de la résignation de ses parents. Il l'avait pris dans ses

bras, s'était tourné vers les officiels et avait crié au ciel : « Mon frère regarde l'immense connerie des hommes. Tu vois l'uniforme que je porte. Il n'y a personne dedans. On les a bien eu. »

Il avait ajouté plus bas, comme un secret, un présent qu'il lui offrait dans la grisaille : « Sois libre petit frère, sois libre ! »

Il ne l'avait jamais revu. Juste un cercueil parmi d'autres cercueils couverts de drapeaux.

Puis il y avait eu ces phrases de camarades d'école, tranchantes comme des couteaux : « Là-bas, lorsqu'ils t'attrapent, ils te coupent les couilles et te les mettent dans la bouche avant de t'égorger. »

Il passa dans la pièce voisine, mit de la musique et se traîna jusqu'à la cuisine. L'odeur du café redonnait forme au monde. La grosse tasse lui réchauffait les mains distillant une petite sécurité. Il pouvait enfin reprendre le contrôle de son existence à la dérive lorsque les fantômes de la nuit s'évanouissaient avec leurs incertitudes, leurs brèches, effleurant le petit matin. Parfum de folie et de malaise.

La nuit se retirait abandonnant derrière elle des visages défaits de sommeil et de nulle part. Ils couraient hagards vers le mythe du pain quotidien. Les volets filtraient la lumière, laissant pénétrer quelques rayons de soleil dilatant les yeux surpris devant des galaxies de poussières.

Il se sentait fatigué, lassé par cette incessante routine, cette course perpétuelle sans jamais pouvoir s'arrêter ni se reposer. Il aspirait à l'oubli, à la cessation. Se débrancher ne serait-ce qu'un instant et sombrer.

Son identité était devenue un fardeau. Fardeau de la vie sans vie. Fardeau des mots. Fardeau de la civilisation.

Son cœur s'écartelait entre le vide de l'immédiat et les illusions réconfortantes d'un futur inexistant. Perdu dans une ville sans âme sous le ciel des néons et le monde idéal des publicités, il ne restait qu'une grande brûlure de soli-

tude. Solitude qui pénétrait toute chose et s'inscrivait au fin fond de chaque regard.

Cités de désespoir bâties sur la misère humaine, elles révélèrent l'aseptisation de l'être, la ménopause de la conscience.

La rue déserte semblait morte. Il en vit tout à coup l'inutilité. Où avait-il mis les clés de la voiture ? Pris d'une bouffée panique, il les chercha désespérément. Il sentit le trousseau au creux de la poche intérieure de sa veste. Il découvrit l'étui en cuir chaud et vivant. Il le caressa presque. Ce contact le sécurisait. C'était le passeport de sa tranquillité, l'accès au paradis urbain. Mais tout cela était si fragile que la vanité de cette sécurité laissait un arrière goût d'inquiétude.

Sur la margelle d'un vieux mur ridé de lierre, un chat s'étira et continua son chemin. Il observa la souplesse et la fluidité de ses mouvements. Il s'en dégageait l'impression d'un tout parfait. Lui l'homo sapiens possédait la raison. Mais qu'en faisait-il de cette raison ? Qu'en faisait-il de ce boulet ?

Il s'installa à l'intérieur de la voiture et cala son dos contre le siège. Suspendues à la clé de contact par un vieil anneau ciselé de rouille, les autres clés lancèrent leur cliquetis habituel. Il introduisit la clé de contact et au moment de ce geste automatisé par des centaines de répétitions, une totale attention faisait éclater le connu.

Il eut cette étrange sensation d'une complète nouveauté assiégeant l'ordinaire.

Il gara la voiture dans le parking du lycée, dit bonjour au concierge et traversa la cour dans la tristesse d'une nudité carcérale. Il emprunta le couloir principal sombre et froid comme une allée de tortures. Comme tous les matins, il croisa la bibliothécaire et soupesa de son regard l'énorme poitrine emprisonnée dans un chemisier étroit qui lui donnait encore plus de volume. Il se dirigea vers la

salle 209, au deuxième étage où il enseignait la philosophie.

« Bonjour ! »

Les bavardages continuèrent.

« Aujourd'hui, je vous rends vos copies lamentables sur un sujet pourtant de choix : 'Liberté et société'. C'est à croire que vous n'avez aucun rapport avec ces problèmes, que vous ne vivez pas et que vous vous contentez de recopier des paragraphes complètement débiles des annales du BAC. Une dissertation, ça se vit ! On doit y sentir des tripes ! Voulez-vous que je vous donne un conseil ? Même si vous ne connaissez rien au sujet, faites comme si vous le possédiez parfaitement ! Allez puiser au fond de vous-même. Cherchez, découvrez ! »

La classe baignait dans un silence imposé. Certains étouffaient des rires, d'autres prenaient un air sérieux mais ils se foutaient de la philosophie et de tout le reste. Pourtant, ces jeunes fous, rians et pleins de joie seraient bientôt avalés par la société. Ils deviendraient à leur tour de respectables adultes rongés par leurs fausses responsabilités.

La fille du premier rang croisa ses jambes. Sa jupe se plissa et remonta légèrement, découvrant des obscurités hypnotiques. Elle aimait à penser que son professeur s'excitait en la regardant. Il porta son regard au-delà de la fenêtre. Le ciel coulait infiniment bleu. Pas un nuage ! Un oiseau traversa l'azur. Il sentit la fraîcheur de l'espace. Dans ses yeux se reflétait l'appel de l'inconnu.

« Nous continuerons avec Socrate et sa maïeutique. Socrate accouchait l'âme des hommes. Il changeait la perception de l'esprit en changeant l'esprit lui-même. »

Les étudiants prenaient des notes mais personne n'écoutait.

« La plupart des philosophes ont eu un problème de langage. Comment effectivement passer de l'intuition à l'expression. Le langage, par nature est dualiste. »

Il s'écoutait parler, répétant ce même cours depuis des années. Fond sonore qui ronronnait depuis des lustres dans sa foutue gorge. Il leur avait dit de chercher, de découvrir. Quelle connerie ! Il eut un petit rictus, presque une grimace. Il s'écoutait psalmodier des textes comme le prêtre d'un rituel en déconfiture, des textes sans aucun sens. Qui en avaient eu un peut-être mais qui l'avaient perdu il y a bien longtemps, souillés par des bouches comme la sienne.

Il savait exactement quel était le prochain mot, le prochain paragraphe à la virgule près. Sinistre play-back. Autre rictus. Aucune surprise. De la pâtée encore de la pâtée. Il tenta de déglutir. Sa gorge se crispa. Elle était trop sèche. Il n'était qu'un professeur parmi tant d'autres, notant et donnant des appréciations. La prolongation de l'oppression sociale, un petit rouage dans l'immense engrenage de l'abrutissement.

Il avait de plus en plus de mal à respirer. Il se sentait si vulnérable, si ridicule. N'importe lequel d'entre eux aurait pu lui passer le bras à travers le corps tellement il se sentait transparent. Transparent dans sa médiocrité. Il étouffait. Sortir ? Oui, il fallait qu'il sorte. La porte. Son dernier salut. Où était-elle ? *Regarde la porte maintenant. Non pas encore. Dès que la fille du premier rang aura baissé ses yeux. Je t'en prie, baisse les yeux. Voilà maintenant.*

Qu'elle était loin cette putain de porte. Si loin de son bureau. Tant pis pour le ridicule. Les yeux rivés sur elle, il avançait avec grande peine.

Elle semblait s'éloigner. Le silence s'étirait, s'étirait. Trop peut-être. Quelque chose allait casser.

Et tous ces regards vissés sur lui en un seul regard figeant cette scène dans un cauchemardesque ralenti.

Il aurait voulu s'allonger, se recroqueviller sur le sol, le dos au monde. Non, continuer à marcher.

La poignée de la porte flottait comme une bouée de sauvetage. Dans quelques pas, quelques éternités. *J'aimerais tant m'allonger. Laissez-moi m'allonger.* Il fallait continuer coûte que coûte.

Il saisit la poignée. Son contact froid lui glaça le dos. Il était haletant. Il tira la porte dans un geste démesuré. Il s'attendait à une résistance maligne. L'air frais s'engouffra. Le temps se rétablit. Dès que la porte se referma, le silence explosa, comme un ballon trop gonflé, sous le chahut des élèves.

La porte de la cabine téléphonique ne cédait pas. Il passa à celle d'à côté en ayant l'intuition que toute son existence avait été semblable à cette situation, l'impossibilité d'assumer l'instant, d'aller jusqu'au bout sans le fuir.

A l'autre bout ça ne répondait pas. Foutue journée. L'écouteur collé à l'oreille répétait dans sa tête douloureuse la litanie de l'absence. Solitude glacée qui vous enveloppe et vous laisse désarticulé sur un trottoir, un matin de printemps.

A cette heure de la journée, la circulation était fluide sur la Promenade des Anglais. Il prit la moyenne corniche et se laissa guider par la route, sans destination précise. C'était bon. De l'endroit où il se trouvait, il pouvait contempler toute la rade de Villefranche.

Le soleil jouait avec les collines, les aspergeant de splendeurs passagères. Un navire de guerre était ancré loin du port. De petites barques de pêcheurs paressaient sur la mer.

Le vieux fort aux pierres usées apparaissait comme un oeil gris scrutant le lointain. Il ne savait de quand il datait, ni quelle était son histoire, mais c'était sans importance.

C'est alors que quelque chose l'envahit, quelque chose qui le bouscula comme une gifle au détour d'un trottoir, comme une douche froide qui vous tomberait dessus en plein sommeil, quelque chose qui ne l'avait jamais vraiment touché, l'effleurant à peine.

Putain de bordel. Il allait mourir ! Il ressentait le poids de cette évidence avec toutes les fibres de son corps. C'était une inévitable échéance. Il n'était qu'en transit, de passage. Il se rappelait de ces veilles de vacances d'été,

quand l'absurdité de ses obligations scolaires se dissolvait dans une sorte d'apathie jouissive au seuil de trois mois d'éternité. Il lui semblait être passé derrière le décor par inadvertance et contempler en voyeur l'irréalité de la salle de classe, de la maîtresse. Tout cela allait prendre fin !

Et comme l'histoire de ce fort, plus rien n'avait d'importance. Sa carrière universitaire, son mariage, son futur livre, autant de bulles d'air qui éclateraient bientôt. Très bientôt.

« Juste un passage à vide » pensa t-il. « Oui, un passage à vide. Pas de quoi s'en taper la tête contre les murs. Tout rentrerait dans l'ordre. Ne casse pas la baraque ! Ne casse pas la baraque ! »

« Juste un passage à vide ! » Cette expression déclencha un rire nerveux. Un passage vers quoi ? Tout ce que l'homme avait bâti, toute sa pensée n'était que l'effort d'un cerveau voulant perdurer, se prouver sa continuité, échapper au fait de la mort.

Il fallait voir un ami, de toute urgence, un docteur peut-être. Son ami psychiatre, c'était ça ! Avec tous les cinglés qu'il voyait, lui saurait. D'ailleurs, il lui avait dit : « Si un jour tu te sens près du noyau psychotique, appelle-moi ! »

Le noyau psychotique ! Il ferma les yeux. De toute urgence, de toute urgence. Autre rire nerveux. Mais qui aurait pu combler cette brèche, cette déchirure abyssale où s'engouffrait un cyclone de solitude. De ce qu'il prenait, dans sa frayeur, pour une plaie, suintait un nectar. L'agonie ouvrait l'esprit. Ses résistances, l'impossibilité de s'abandonner, la peur de quitter son territoire le poussaient à projeter des lendemains meilleurs. Sans points de repères, il voyait ses références jetées en pâture aux monstres du vide. Il tremblait devant cette absence de destination se sentant nu et vulnérable. Au delà des idées, au delà de la carapace psychologique, que reste-t-il ? Quelle est cette région ignorée de la pensée et de ses créations, cet espace sans limitations, cet instant ouvert à tout ?

Brusquement apparut au bout du chemin, devant le fort en contre-jour tout irisé de lumière, un clochard tonitruant : « Y'a personne ? Y'a personne ? » Il titubait, habillé de lambeaux, une couche de crasse comme seconde peau, traînant une besace qui soulevait des nuages de poussière. « Ah ouais ouaaaaaiis, y'a quelqu'un ! »

Il se planta devant Alain. Ses narines frémirent et il eut une nausée. Quelle odeur ! On aurait dit qu'il transportait la puanteur des caveaux de tous les temps. « Et alors qu'est ce qui t'gêne meusieur ? » « Meu, Meu, Meu ! » Il beuglait comme une vache qu'on allait égorger. « Moi j'pue pas la médiocrité comme toi, moi ! ». Alain croisa son regard : des yeux comme des soleils noirs, deux soleils de nuit brillant de folie.

« J'ai une quête qui me brûle le corps et l'âme. » lui cria-t-il. « Je pars pour le territoire au-delà des territoires. » Il lui désigna d'un doigt tendu et tremblant le bord d'un talus qui plongeait dans le vide. « Mais j'peux pas y'aller seul. Faut que j'emmène quelqu'un. Allez viens. » Il l'empoigna. Alain fut étonné de la douceur de sa main. Il le tira vers lui. Il se retrouva la tête contre sa poitrine, le visage enfoncé dans cette jungle de haillons et de poils. Les odeurs lui claquèrent au coeur de mille relents de dégoûts mais aussi d'une terrible attraction qu'il s'en crut devenir fou.

Alain le repoussa. Il avait peur, oui peur ! Mais simplement peur de l'envie qui l'avait pris de le suivre.

Il se dirigea rapidement vers la voiture. Les pneus crissèrent en jetant une gerbe de graviers. La seule obole qu'il pouvait lui donner. Dans le rétroviseur, deux soleils de nuit le scrutaient.

L'ascenseur le déposa au premier étage. Il s'immobilisa dans un bruit de courroies qui fut aspiré en écho par le sous-sol de l'immeuble. Dans l'obscurité du couloir où l'on ne distinguait que le voyant rouge de l'interrupteur, la vieille sonnette métallique retentit. La porte s'ouvrit.

Dans l'embrasure brillaient des verres colorés sur le coin d'une étagère. On aurait dit un vitrail.

« Tu as encore oublié tes clés ! »

Il la prit dans ses bras, la serra très fort, caressa ses cheveux bruns bouclés. Il avait l'impression de revenir d'une lointaine bataille, épuisé et perdu.

« J'ai besoin de toi ! »

Elle le regarda étonnée.

« Ça ne va pas aujourd'hui. Un problème avec ton livre ? »

Il resta silencieux, jeta ses affaires au hasard et se laissa tomber sur le divan. Elle préparait le repas. Il la voyait s'affairer dans la cuisine.

« Tu ne m'as pas répondu. Tu n'as pas l'air très bien ! »

Que pouvait-il lui dire ? Qu'en un instant toute l'irréalité de sa vie lui était apparue ?

« Oh, je ne sais pas. Je me sens mal à l'aise. Ne t'inquiète pas ! »

La table au vernis usé s'incrustait dans un petit coin, juste en dessous des éléments en formica, imitation marbre.

Elle lui servit un verre de vin. D'un rouge sombre, il se détachait en transparence comme une tache de sang. Il la regardait manger. Elle lui parlait de son travail, des difficultés qu'elle rencontrait et son utilité en tant que psychologue pour délinquants. Soudain, il la perçut